

*Écritures autour du*

*Souffle*

de

Hester

Van Wijngaarden

*27 novembre 2016*

*Exposition La Menuiserie*



*Si le monde est un chaos, j'aimerais le rendre habitable.  
Si le monde est ordonné, j'aimerais le bousculer.*  
Hester Van Wijngaarden

Taureaux, Eléphants, Chevaux sont parmi les plus gros mammifères terrestres. Ils symbolisent les forces de la terre. Ce sont des souffleurs dont la trompe et les naseaux exhalent la puissance tellurique. Ce sont des primitifs et des nobles. Symboliquement chargés dans l'inconscient collectif ils ont inspiré les mythes fondateurs de l'humanité et participent encore à l'histoire des hommes.

Le noir et le blanc, principales couleurs de l'œuvre sont aussi des primitives. Elles sont les forces d'opposition de toutes choses d'où naissent la forme et la matière, les creux et les bosses, le rythme et la musique. Comme les ténèbres et la lumière du premier livre, le noir et le blanc sont le commencement, un ancrage génésique du geste de création, un constant rappel aux origines et aux énergies primordiales qui les animent.

\*\*\*

Chez Hester van Wijngaarden l'approche figurative du sujet se concentre dans le regard résolument réaliste. C'est le parti pris d'une représentation mimétique du monde. Entre ce qui est et ce que se perçoit se trouve l'œil, lui-même peint comme une tentative de vision non subjective du monde.

C'est le contre-pied d'une démarche d'appropriation délibérément transformatrice et personnelle. Le réel n'est pas à fuir. Le réel n'est pas un rêve ni une philosophie. Le réel est. L'œil nous le rappelle avec une singulière insistance.

Faut-il le courage, la sagesse et la noblesse des souffleurs pour porter ce regard là et nous inspirer? Peut-être. Ces trois monstres sacrés de l'histoire des hommes, sous la brosse et les

pinceaux d'Hester van Wijngaarden, sont devenus mentors.

A la lumière d'un œil tutélaire s'amorce une réflexion sur le monde et sur notre rapport à lui, émerge une idée. Entre le temps qui s'écoule – l'éléphant vieillard – et le temps qui s'arrête – le taureau sacrifié -, il existe le temps de la liberté ou celui de la libération – le cheval. Il est la clé de voûte d'une nouvelle parabole. Le cheval est le seul acteur de la trilogie qui est saisi en postures complexes et parfois libéré de l'apesanteur. Il traduit dans un lyrisme fougueux l'exaltation de vivre.

L'approche picturale proposée par Hester van Wijngaarden est bien celle d'une nature vibrante et kinesthésique. Par les modelés du corps, la turgescence des veines, la saillance des masses musculaires, l'épaisseur des peaux crevassées, elle donne à toucher, à pétrir, à palper. C'est un monde physique qu'elle évoque, qu'elle invoque et qu'elle provoque enfin dans une sorte d'obstination à produire de la matière vivante à partir d'une surface plane.

On se souvient de la phrase de Paul Eluard : « Le poète inspire plus qu'il n'est inspiré ». Le peintre inspire.

\*\*\*

Pour autant si l'effort de figuration prévaut dans l'approche du vivant, il finit par céder le pas aux injonctions du « Je » et de la projection subjective. Les touches rouges et bleu nous le rappellent. Plus encore les abstractions du second plan (du fond?) dont les courbes et les droites isolent le sujet de son environnement naturel et le replacent dans un univers de géométrie segmentaire, d'ondes et de flux magnétiques.

Il n'y a pas d'arbres, il n'y a pas de prés, pas de ciels. C'est la vision du treillis matriciel auquel le sujet s'adosse.

Finalement la dichotomie l'emporte.

Entre nature et culture, l'animal nous observe.

Guy RIGO



Textes de Véronique Meraud

## Introduction – Dialogue

Jeanne – Tu vois, ce tableau, c'est le nœud. Placé au centre, il distribue l'ensemble des chevaux, lance la cavalcade. .

Moi – Ah ! Oui ! [*Intérieurement : décidément, je ne comprends rien à ce tableau.*]

Jeanne – Je conçois les expo à partir de ce point dans la salle. Il faut que le regardeur, placé à ce point embrasse tout l'accrochage et que ça ait du sens.

Moi – D'accord ! [*Intérieurement : Peut-être qu'on pourrait dire que c'est un panneau de signalisation avec les lignes qui indiquent aux regardeurs les directions que devraient prendre leur regard.*]

Jeanne – D'ailleurs quand vous mettez en scène les lectures, on pourrait s'appuyer sur ce point de vue. Je dis ça comme ça. Ça me vient, je te le dis.

Moi – Intéressant ! Ok ! On peut voir ça comme ça avec Chantal. [*Intérieurement : Je n'arrive pas à me détacher de l'idée que ce cheval est un plat qui se mange froid, livré à nous, décoré de gelée, glacée à l'œuf, avec des algues goûteuses et des œufs de lompes rouges...*]



## Le souffle

La pointe d'un crayon de bois trace les masses sur le papier blanc.  
Mine grasse, épaisse. Pastel rouge et marron. Du papier, du minéral, de la  
matière, de l'inerte.

De la matière, elle extrait une ombre et la pointe de l'œil saille. Des tracés  
appliqués, les lignes du vent braillent.

Dieu créa l'homme en modelant la glaise et lui donna la vie dans un souffle.  
Mais c'est une vie de vieillard. Un vieux cheval. En fin de vie.

Désabusé

Désespérément démuni

L'œil démuni face à l'enclouement

Là

Dans le cadre,

L'enclouement à notre merci.

Sous les regardeurs, c'est toi le cloué.

J'avance ma main, tu ne peux rien

Que subir ma caresse,

Le poids de ma chaleur.

Le regard (car ce n'est pas un œil c'est un regard),

Le regard est un hurlement.

Il me défend

Il m'interdit.

Terreur avouée.





Mutisme  
200x150

## Tout petit éléphant sage

Engoncé dans un cadre  
Engoncé dans sa toile  
Trop large  
Pliure, recourbement, plis  
Recroquevillé  
Emmitouflé  
Emberlificoté  
Joli jouet  
Jeu  
Sourire  
Rire en coin  
Rire et sourire avec lui  
M'amuser, muser  
Ce sourire qui frise  
Je m'approche  
J'enjambe l'espace froid

De près  
Fatigue, usures  
L'œil las au combat  
Les plis du temps, bourrelets, lourds  
Sous mes doigts glacés  
La rugosité tiède de la joue  
Mon ongle dans les sillons  
Rides amères et longues  
L'oreille verte épouse ma paume  
Aspérités froides, vertes et grises.  
Chiffonnée dans ma main

Il tombe des mots  
Il tombe des chairs  
Il tombe du temps  
J'ai tout ça de vie qui me dégouline du dos  
Et ça fait les sillons rouges à l'endroit des batailles  
L'œil affleure, se fraye un éclair  
Dans un angle de la peau  
Dans une brèche  
L'œil agile  
La masse autour  
Des marbrures  
Un corps de pierre.



De plis et de temps - 65x100

Il y a, dans leur conciliabule, l'inquiétude du complot. D'abord, trouver le sens du tracé.

Le loup derrière l'œil jaune. Le loup parce que l'œil seul draine nos sens, que les plis noirs des paupières sont un guide, une pointe acérée, une menace. Les crins comme une mèche, une frange glacée, une preuve de dissimulation et de menace pressante.

La masse lente d'un taureau affronté. Le chanfrein annonce l'écrasement.  
Blanc lugubre.

Une larme à l'œil.

Je vais voir.

Le point le plus blanc qui soit pour faire surgir, derrière, la cavité où gît l'âme, enchâssée dans cinq gangues, tant sa noirceur fait peur au monde.



Tout ce que je sais - 60x180

## **Le trou**

Entrée du tunnel  
Par où, nous tous,  
Nous cheminons

Il le sait  
Ça suit le chemin  
Le souterrain  
Ça arrive

Notre curiosité  
Notre enthousiasme  
Notre joie à cheminer  
Tous ensemble  
En brouhaha collectif  
Dans la caverne rouge le Platon  
Les ombres rouges  
Dans les ombres noires du trou

Ça arrive  
Ça va arriver  
L'atteindre,  
Le déborder  
S'épandre comme une encre  
Envahir le vitré  
Ombrer son monde  
Opaque les ombres  
Cernes, cerné c'est sûr  
Menace alentour, c'est sûr  
La bête démunie, aveugle, nue  
L'œil dévoré  
  
Nous avons dévoré et mâché son œil  
Comme une huitre éclate sous la dent  
Le liquide répandu  
Lèvre, langue et dans nos gorges.



Ombre cachée  
100x100

## **Tauromachie et société dans les mondes ibériques**

On décèle les premières traces

Des combats des hommes avec un taureau

Aux premiers siècles de notre ère, sous l'empire romain.

Un certain Sévère, proposa un jour de prairial du 3ème décan de l'année de Pluton

Qu'un homme se battit à l'aide de pique à broche contre le taureau le plus hargneux de Pampelune.

L'homme élu mit une cape rouge, pour faire joli.

Dès qu'il pirouette pour saluer le Consul,

Le taureau, libéré, l'alla encorner.





Qui donnera la mort ? - 50x100

## **Les fonds**

La ligne rouge des tissus basques.

D'abord la ligne rouge des tissus basques

La trace d'une scie,

L'éclair dans la scierie,

La giclée sur les planches vierges

Ensuite, l'injonction blanche, verticale, dégoulinée

La trajectoire d'une chute

La menace d'un poids

L'aire d'une comète

Le cheval s'enfuit.



Ce n'était pas prévu - 146x97

## L'ombre du vent

Bleue

Malgré lui, dessine des plumes

Une

Le museau drainé, cloué

Le souffleur sur lui,

Emoussé, acculé, englouti

Poussé malgré lui

Au fond de la toile

Pourtant devant

Au fond de son vouloir

Le souffle l'écrase

Sa force pourtant

Sortir du vent

L'œil lassé, las

Une paupière plombée

Le reflet d'un monde derrière le vernis

Reflet opaque, opacité

Emprisonné dans le vent

Dans sa toile

Nous,

Dans la clarté



L'ange déchû  
100x126

## Monter sur ses grands chevaux

Ils piaffent  
Dans la pièce assourdie  
L'air fouetté  
Mon regard attiré  
Une invite

Trois têtes demandeuses  
Aimante,  
Te voulant, toi, l'élue  
Vini la  
vini-wou la

Lequel ?

Lèvres tremblées  
Mes mains avancées  
Paumes ouvertes  
À recevoir leur souffle  
Leur langue chaude  
À l'un mon front  
À l'autre paroles en pluie  
À l'ultime, les soies épousées

Embrassé, l'encol  
Envolée en fouetté  
J'y suis  
Montée sur mon grand cheval  
Je ris.



Icare et le soleil noir

Zébrures des fonds  
Virgule blanche dans mon œil plantée  
Les nuques happées, musculeuses, série collinaire  
Leur regard fichés dans l'ennemi, mort déjà  
Posté dans les coulisses, éclairs de l'arène  
La puissance de son front, mon cœur se dérobe  
Acteur solitaire prêt au monologue, il attend  
D'aller mettre à mort. Chemin d'ombre





Moulin à vent -  
100x80



Textes de Chantal Braley Pons

Que viens-tu de vivre pour être aussi écartelée ?

J'entends ton souffle et ton rire blessé.

Ton regard se dérobe.

Ta fierté me tient à distance.

L'empathie est un leurre.

Mes bras ne sont pas assez grands pour toi.



Liberté relative - 89x146

J'ai tout d'abord cru voir un cheval.  
Sans doute à cause des naseaux et de la crinière.  
Je me suis laissée méprendre.  
Plus je m'approche, plus le cheval devient flou.  
Je distingue sa peau, ses rides,  
Sa chair marquée par le temps.  
J'entre dans le miroir.

Le jour où les chevaux parleront,  
L'homme aura-t-il encore à dire ?



Mutisme - détail

Il paraît que les éléphants ont de la mémoire.

Ont-ils plus de mémoire que l'homme ?

Qu'enregistrent-ils dans leur mémoire ?

L'histoire des hommes ?

Des histoires d'éléphant ?

Des histoires de « comment c'était quand on était enfant » ?

Faut-il savoir écrire et parler pour que la mémoire existe ?

Suffit-il d'avoir une grosse tête pour avoir de la mémoire ?

Pourquoi ne dit-on pas « j'ai une mémoire d'homme » ?

L'homme serait-il moins fiable ?

Faut-il confier à l'éléphant les repères du temps ?

Nous faisons partie de la même espèce.





De plis et de temps - 65x100

Tu fais semblant de loucher.

Comme ça, exprès.

Pour me mettre mal à l'aise.

Depuis le début, j'ai vu ton manège.

Ce jeu de rôle te va comme un gant.

Aujourd'hui cheval, demain taureau, hier éléphant.

Te regarder m'oblige à me faire face.



Tout ce que je sais - détail

Je ne sais qui de toi ou moi vit la plus folle aventure.

Tu ne parles pas.

La terre résonne de l'écho de tes pas.

Tu respirez la vie, l'élan, l'enthousiasme.

Tu es solitaire, déterminée et digne.

Je me sens infirme à côté de toi.



Deux paires de cornes.

Lumineuses, acérées, puissantes, rugissantes.

Prêtes à attaquer, déchirer, lacérer.

Tu les portes avec sérénité.

Ta nuit est mon combat.



Les murs de La Menuiserie ont volé en éclat.  
Plus rien n'est sous contrôle.  
Je hume la terre, le ciel, le vent.  
Le souffle chaud du tableau m'emprisonne.  
Un regard d'homme soudain me transperce.  
Aucune trace de sang.  
La blessure est pourtant profonde.

Eternel combat de l'homme et de la bête.





## Triptyque

Un ventre rond.

Des muscles saillants.

Blancheur et ténèbres.

Ils sont en marche.

Le cadre n'est pas assez grand.

La nuit envahit l'espace.

Je vais de l'un à l'autre

Je m'accroche à la lumière.

Avant, après, pendant.

Les ténèbres ruissellent de vie,

de chair, de vivant.

Les muscles ondulent et se dessinent.

J'ai cru un instant aux chimères.

La vérité reste tapie dans l'ombre.

Les chevaux ne sont pas faits pour mourir.



Icare et le soleil noir - 150x300

*Il n'y a pas une façon de peindre, il y a les façons. Le geste juste reste l'essentiel !  
La vérité et la réalité sont deux concepts différents. La vérité étant figée, la réalité est en  
mouvance.  
La vraie nouvelle lumière se trouve dans l'équilibre entre ombre et lumière.  
La peinture ne peut évoluer dans un sens unique. Elle a besoin de son passé comme de son  
présent.  
Tel un architecte, je scrute la toile, soucieuse de sa construction.  
L'édifice perdra de sa fragilité quand le geste viendra donner son mouvement, sa vie.*

Hester Van Wijngaarden

**Textes de Véronique Meraud et de Chantal Braley Pons**

photos dans l'expo et mise en page Jovite de Courlon

**Exposition Hester Van Wijngaarden 2016 - La Menuiserie**

**<http://lamenuiserie.net>**

**<http://www.hestervw.com/>**

Écritures autour de  
Exposition Hester Van Wijngaarden septembre-novembre 2016 -  
La Menuiserie



La Menuiserie 14 rue du 11 Novembre 12000 RODEZ - [lamenuiserie.net](http://lamenuiserie.net)